

Kyloušek, Petr

Penseurs de l'âge des lumières

In: Kyloušek, Petr. *Classicisme et Âge des lumières : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 84-117

ISBN 978-80-210-7003-5; ISBN 978-80-210-7006-6 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131026>

Access Date: 24. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Penseurs de l'âge des lumières

L'éveil de l'esprit philosophique des encyclopédistes du 18^e siècle s'insère dans la progression de la pensée critique, liée au développement de la philosophie rationaliste, naturaliste et sensualiste. Diderot le reconnaît en affirmant: « *Nous avons eu des contemporains sous le règne de Louis XIV.* » Or il aurait pu remonter, par-delà Descartes et les libres penseurs (les libertins), jusqu'à la Renaissance.

La pensée profite de **l'élargissement des horizons** dû aux voyages et récits de voyage: **Jean-Baptiste Tavernier** (Turquie, Perse, Inde), **le père Le Comte** (Chine), **Louis-Armand de Lom d'Arce de Lahontan** (Amérique septentrionale). *Les Dialogues curieux* (1703) de ce dernier, notamment, confrontent la civilisation européenne aux valeurs non-européennes et débouchent sur la critique énoncée par le protagoniste du dialogue fictif – le chef indien Adario. L'image du **bon sauvage** qui s'en dégage connaîtra dès le milieu du siècle une fortune non moins importante que l'idée de la morale naturelle qui s'opposerait à la relativité des mœurs, des civilisations et des religions.

Le **regard critique** porté sur la civilisation européenne touche également le **christianisme**. La querelle des Anciens et des Modernes conduit les Modernes à mettre en question l'autorité des historiens anciens, à la suite de **Saint-Évremond** (*Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République*, 1663). Après les historiens anciens vient le tour de l'autorité de *L'Écriture Sainte* qui est soumise à un examen critique. Les catholiques aussi bien que les protestants entreprennent une exégèse critique de la Bible pour émonder les erreurs, les préjugés, les légendes. Les lois de la critique des textes ont été formulées pertinemment par *l'Histoire critique du Vieux Testament* (1678), œuvre de l'oratorien **Richard Simon** (1638–1712) qui pose comme base le sens littéral des textes et des documents originaux (en hébreu, araméen, etc.). Les altérations, les contradictions et les incohérences chronologiques qu'il relève le conduisent à mettre en question la création du *Pentateuque* par Moïse seul. La méthodologie de Simon sera utilisée par les critiques de la religion chrétienne aux 17^e et 18^e siècles aussi bien que par les bollandistes, groupe d'exégètes qui, à la suite du savant jésuite néerlandais **Johannes Bollandus** (1596–1665), rédigeaient les *Acta sanctorum*. Du côté protestant, le postulat de l'examen libre et individuel des textes sacrés a mené à un foisonnement de sectes critiques, doctrinales, dont la plus importante était celle des **sociniens** (du nom du penseur **Fausto Sozzini**, 1539–1604) qui, refusant la Sainte-Trinité, ne voulaient accepter comme base de la foi que ce qui était clairement exprimé dans *l'Écriture*. Cela équivalait à l'acceptation des vérités simples et universelles qui s'accordent avec la Raison, et à la réfutation de tout ce qui dans la Tradition y était contraire: mystère, justification de l'institution ecclésiastique. La religion chrétienne se réduit ainsi à une philosophie morale, proche de celle des philosophes déistes.

Dans le domaine des sciences et de la philosophie, l'exemple des penseurs étrangers s'impose: Thomas Hobbes (1588–1679), John Locke (1632–1704), Isaac Newton (1643–

1727), Giambattista Vico (1688–1744), Baruch de Spinoza (1631–1677), Gottfried Wilhelm Leibniz (1646–1716), etc. Le rationalisme spinozien, notamment, aboutit à une critique radicale du christianisme, dans lequel il ne voit qu'un phénomène historique, et à une conception politique qui considère la démocratie comme le système politique le plus conforme à l'état de nature, car capable d'assurer, à tout individu, la liberté de pensée et d'action.

Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu

(18. 1. 1689 La Brède – 10. 2. 1755 Paris)

Descendant de la noblesse de robe il suit la tradition familiale par sa formation – collège d'oratoriens de Juilly et études de droit – et par sa carrière – conseiller (1714), puis président à mortier au Parlement de Guyenne (1716–1726) à Bordeaux.

Conformément aux goûts de l'époque il s'intéresse aussi à la science: entré à l'Académie de Bordeaux (1716), il fonde un prix d'anatomie et présente plusieurs travaux sur divers sujets (fonctionnement des glandes rénales, effets d'écho, pesanteur, etc.). Il fréquente également les salons mondains – celui de Mme de Lambert et de Mme de Tencin – et le Club de l'Entresol. Il passe plusieurs mois de l'année à Paris.

Ses premiers succès sont littéraires: *Les Lettres Persanes* (1721; roman épistolaire publié à Amsterdam sans nom d'auteur), *Le Temple de Gnide* (1725, roman galant). Le premier, notamment, traduit la versatilité de l'esprit de l'auteur qui réussit un alliage heureux de la thématique galante et du récit de voyage sous forme épistolaire avec la réflexion politique et la critique sociale. Peu à peu toutefois, les intérêts théoriques l'emportent: *Dissertation sur la politique des Romains dans la Religion* (1716), *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* (1722), *De la monarchie universelle d'Europe*. En 1728, il est élu à l'Académie Française, au moment où il avait déjà vendu sa charge de magistrat (1726) pour se dédier à la réflexion politique et juridique.

Les années 1728–1731 sont consacrées aux voyages: Allemagne, Vienne (où il rencontre Eugène de Savoie), Hongrie (où il s'intéresse aux aspects du régime féodal), Venise, Gênes, Hollande, Angleterre (où il étudie les systèmes républicains, parlementaires et constitutionnels). De retour à La Brède, en août 1731, il précise le projet d'une étude sur la nature des lois et de leurs rapports entre elles. Une première étape de cette réflexion prend la forme d'un traité, publié séparément, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) où il analyse les principes régissant la construction d'un État. *De l'Esprit des Lois* est publié à Genève en 1748. Il s'agit d'une des œuvres fondatrices de la science politique. Les 31 livres traitant de la nature des lois et des facteurs qui les influencent se répartissent *grosso modo* en trois secteurs thématiques: la science politique proprement dite (nature des lois et des gouvernements, attributs d'un État et du gouvernement; répartition des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire), la politique et la géographie (facteur spatial: application de la théorie hippocratique des climats, diversification de la loi générale en fonction des conditions géographiques et historiques particulières et de l'esprit des nations), la politique et l'histoire du droit (facteur temporel: évolution des lois, étudiée ici en fonction de la théorie des lois féodales et de la monarchie des

Francs). La conception de *L'Esprit des Lois*, qui définissait les lois comme des « *rappports nécessaires qui dérivent de la nature des choses* » provoqua des réactions négatives auxquelles Montesquieu donna une réponse dans *La Défense de l'Esprit des Lois* (1750).

L'ouvrage théorique majeur ne doit pas occulter l'écrivain talentueux que fut Montesquieu, capable d'allier, dans ses œuvres littéraires proprement dites, la rigueur de l'argumentation au style mondain et à la galanterie rococo des salons.

Une connaissance approfondie de la pensée et de la sensibilité de Montesquieu, penseur et écrivain, a été rendu possible grâce à la publication, relativement récente, des *Pensées et fragments inédits* (1899–1900), des *Cahiers 1716–1755* (1941) et de la *Correspondance* (1998).

Les Lettres Persanes (1721)

Le roman épistolaire réunit la correspondance fictive de deux Persans, Usbek et Rica, qui voyagent en Europe, et de leurs amis et serviteurs restés en Perse. L'intrigue politique et amoureuse est un prétexte à la critique de la société française, mais aussi aux réflexions politologiques.

Comment peut-on être persan?

Rica à Ibben, à Smyrne

Les habitants de Paris, sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi: les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entourait; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin jamais homme n'a été tant vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leurs chambre, qui disaient entre eux: « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées: tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement: libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique: car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: « Ah! ah! Monsieur est Persan? c'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan? »

Lettre XXX

Histoire des Troglodytes

Montesquieu profite de la forme épistolaire non seulement pour ironiser la société française, mais aussi pour exposer ses idées politiques. Sous forme de récit utopique, renouant avec les mirabilia des récits de voyage antiques, il formule sa théorie de l'État.

Méfaits de l'anarchie

Usbek à Mirza, à Ispahan

Il y avait en Arabie un petit peuple, appelé *Troglodyte*, qui descendait de ces anciens Troglodytes qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits, ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point, ils avaient deux yeux; mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement; et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables; et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient: « Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux: que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; et, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables. »

On était dans le mois où l'on ensemence les terres; chacun dit: « Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me serait inutile: je ne prendrai point de la peine pour rien. »

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature: il y en avait d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très grande, de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très fertiles. Ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très pluvieuse; les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes. (...)

Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ; ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudraient l'usurper, et, effectivement, ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodytes vinrent l'attaquer; il se trouva trop faible pour se défendre, et il fut massacré. (...)

Pendant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin et donna ses remèdes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités demander son salaire; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes! Vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la Terre, parce que vous n'avez point d'humanité et que les règles de l'équité vous sont inconnues: je croirais offenser les dieux, qui vous punissent, si je m'opposais à la justice de leur colère. »

Lettre XI

Les bons Troglodytes

Usbek à Mirza, à Ispahan

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodytes périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles; il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers: ils avaient de l'humanité; ils connaissaient la justice; ils aimaient la vertu; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié: c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître; et dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille: la terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes, et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste; ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; et la vertu bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons, les célébraient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre; on faisait ensuite des festins où la joie ne régna pas moins que la frugalité. (...)

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux: ce n'était pas les richesses et une onéreuse abondance; de pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodytes; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étaient au pied des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfants. Les filles y venaient apporter le tendre sacrifice de leur cœur et ne leur demandaient d'autre grâce que celle de pouvoir rendre un Troglodyte heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies; et que les bœufs fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient, et, dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodytes et leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple et sa félicité. Ils célébraient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas; ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

La Nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité était étrangère: ils se faisaient des présents où celui qui donnait croyait toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodyte se regardait comme une seule famille; les troupeaux étaient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager.

Lettre XII

De la démocratie à la monarchie

Usbek à Mirza, à Ispahan

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi. Ils convinrent qu'il fallait déferer la couronne à celui qui était le plus juste, et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui: « À Dieu ne plaise, dit-il que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne. Mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres et de les voir aujourd'hui assujettis. » À ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. « Malheureux jour! disait-il; et pourquoi ai-je tant vécu? » Puis il s'écria d'une voix sévère: « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous: sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur; vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses lois, moins rigides que vos mœurs. Vous savez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté, et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. » Il s'arrêta un moment et ses larmes coulèrent plus que jamais. « Eh! que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi, et par le seul penchant de sa nature? O Troglodytes! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux: pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu? »

Lettre XIV

De l'Esprit des Lois (1748)

De l'esclavage des nègres

Voici un passage célèbre pour son ironie, souvent mal comprise. Montesquieu fustige l'esclavage en cachant son indignation sous un ton en apparence neutre et détaché.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais:

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir. (...)

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Egyptiens,

les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains: car, si elle était telle qu'ils disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié?

XV, 5

Voltaire (François-Marie Arouet)

(21. 11. 1694 Paris – 30. 5. 1778 Paris)

Voltaire, un des personnages dominants de l'âge des lumières, illustre par sa vie l'ascension de la classe dont il est issu, la bourgeoisie. Ses dons poétiques, le brio et le mordant de son style, mais aussi ses activités multiples, son sens des affaires et son esprit d'entreprise et d'indépendance sont les clés d'une carrière réussie de poète, de dramaturge et de penseur du siècle.

Fils de notaire, François-Marie Arouet, reçoit une éducation traditionnelle classique – le collège des jésuites Louis-le-Grand (1704–1710) et les études de droit. Brillant, intelligent, il se lie avec ses condisciples qui lui prêteront plus tard leur appui: d'Argental, d'Argenson, Cideville et Thieriot, son ami fidèle. Son goût de la littérature est stimulé par son oncle et parrain, abbé de Châteauneuf, qui l'introduit à la Société du Temple et au salon libertin de Ninon de Lenclos (Lanclos). Il entre en carrière comme clerc d'un procureur (1717), en littérature comme poète satirique et auteur d'épigrammes dirigées contre le poète La Motte et contre le Régent. Il se fait exiler deux fois en province (1716) avant d'être emprisonné pour onze mois (1717–1718) à la Bastille où il lit Homère et Virgile et écrit ses deux premières œuvres importantes qui lui assureront la gloire littéraire en lui ouvrant les salons mondains: la tragédie *Cedipe* (1718) et le poème épique *La Ligue* qui deviendra plus tard *Henriade* (1728, dédiée à la Reine d'Angleterre). C'est alors qu'il prend le nom de **Voltaire**, anagramme d'Arouet.

La fortune dont il hérite et son habileté d'entrepreneur sachant bien placer son argent lui assurent une existence indépendante. Poète mondain, brillant dans les salons et à la cour royale (1718–1726), il gardera une assurance qui provoquera des conflits, comme celui avec le prince de Rohan. Au mépris du prince pour un bourgeois qui « *n'a même pas de nom* », Voltaire oppose sa réplique: « *Mon nom, je le commence, et vous finissez le vôtre!* » Il est bastonné comme un valet et lorsqu'il demande une réparation d'honneur par les armes, il est envoyé de nouveau à la Bastille avant d'être autorisé à s'exiler en Angleterre (1726).

L'expérience anglaise (1726–1729) est pour Voltaire surtout celle d'une ouverture. Grâce aux lords Bolingbroke et Peterborough, il découvre le système politique anglais et les avantages du système des libertés parlementaires; grâce à son hôte, le négociant Falkener, il apprécie l'importance économique du commerce et de l'industrie. Il découvre les différentes églises protestantes et leur coexistence. Il découvre aussi une autre culture, à bien des points de vue plus moderne. Il admire Shakespeare qui lui inspirera ses innovations de la tragédie classique, il rencontre les écrivains et poètes Swift, Pope, Gay, Young, les philosophes Berkeley et Clarke, il se fait expliquer la pensée de Locke et de Newton. Le séjour en Angleterre stimule puissamment le travail de l'écrivain. Il rédige des tragédies et se documente pour son œuvre historiographique et philosophique.

Le nouvel **intermède parisien** (1729–1734) est placé sous le signe de la reconquête du public français. Il remporte un succès notable avec ses tragédies « shakespeariennes », notamment *Brutus* (1730) et *Zaïre* (1732). Il s'affirme en historien avec l'*Histoire de Charles XII* (1731) et en penseur-philosophe engagé avec les *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises* (1734) qui, publiées sans autorisation royale et considérées comme un acte subversif, lui valent de nouveau l'exil, cette fois en Lorraine.

Pour la décennie 1734–1744 Voltaire trouve refuge au **château de Cirey**, non loin de la frontière lorraine, auprès de son admiratrice **Mme du Châtelet**, femme intelligente, spirituelle, passionnée des sciences expérimentales. Depuis Cirey, Voltaire entretient une intense correspon-

dance avec Paris, mais aussi avec celui en qui il verra pendant un certain temps son roi-disciple, Frédéric II, roi de Prusse. Il voyage: Belgique, Hollande, Prusse, Paris. Le théâtre, installé au grenier du château de Cirey, voit les premières représentations des nouvelles pièces du Voltaire dramaturge: les tragédies *La mort de César* (1735), *Mahomet* (1741), *Mérope* (1743), la comédie de mœurs *L'Enfant prodigue* (1736). Il rédige le *Mondain* (1736), poème qui est une célébration de la civilisation et du progrès, il popularise le savoir scientifique et la philosophie avec une *Épître sur Newton* (1736), *Éléments de la philosophie de Newton* (1738).

Une seconde tentative de s'imposer comme poète de cour lui est offerte au moment où son ami d'Argenson devient ministre (1744). À Versailles, Voltaire devient historiographe du roi, il entre à l'Académie Française, mais retombé en disgrâce, il retourne à Cirey (1747) où la faveur de Mme du Châtelet lui permet de briller à la cour de Lorraine, à Lunéville (1747-1750). C'est à cette période que Voltaire conçoit l'idée des **contes philosophiques** dont le premier, *Zadig* (1747), reflète aussi la déception du courtisan versaillais. À la mort de sa protectrice, Voltaire accepte l'offre du **roi de Prusse Frédéric II**. C'est à Berlin (1750-1753) que Voltaire rédige son œuvre historiographique majeure *Le Siècle de Louis XIV* (1751), le *Poème sur la loi naturelle* (1752) et le conte philosophique *Micromégas* (1752). L'enthousiasme pour le monarque éclairé se transforme en aversion, soulignée par l'arrestation, à Francfort, que le roi fait subir à Voltaire lorsque celui-ci a décidé de le quitter. Bien qu'éclairé, le despotisme a révélé sa face brutale. Désormais, Voltaire tiendra à son indépendance. N'osant pas rentrer en France, il séjourne en Alsace (1753-1755) avant de s'installer aux portes de Genève, d'abord dans la propriété appelée **Les Délices** (1755-1760), puis à **Ferney** (1760-1788).

Maître chez lui, Voltaire s'entoure d'amis – sa nièce et gouvernante Mme Denis, Mlle Corneille (arrière-petite-nièce de Pierre et Thomas Corneille), son médecin Tronchin, son chapelain le Père Adam. Il construit son propre théâtre pour lequel il compose des pièces où il joue également. Il entretient une vaste correspondance (plus de 6.000 lettres) avec les rois du Danemark, de Pologne, de Suède, avec Frédéric II, Catherine de Russie, avec ses amis parisiens d'Argental, Thieriot, avec les philosophes d'Alembert, Helvétius, Condorcet, avec les hommes politiques Turgot, Choiseul. Il accueille à Ferney de nombreux visiteurs – princes, écrivains. Il est craint pour ses **pamphlets**. Son indépendance lui assure un rayonnement européen et une influence sur l'opinion publique qu'il n'hésite pas à engager dans des batailles politiques et civiques, comme celle de l'affaire Calas, où il intervient pour réhabiliter un protestant injustement condamné: *Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas* (1763). Il couronne son œuvre historiographique – par l'*Essai sur les mœurs* (1756), il s'investit aussi dans la bataille philosophique par le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756), par l'article « Genève » de l'*Encyclopédie*. Il est le propagandiste par excellence des idées nouvelles avec *Le Dictionnaire philosophique portatif* (1764) et ses nombreux contes philosophiques – *Micromégas* (1752), *Candide* (1759), *Jeannot et Colin* (1764), *L'Ingénu* (1767), *La Princesse de Babylone* (1767).

Voltaire est aussi celui qui met ses idées en pratique: en propriétaire éclairé, moderne, il transforme Ferney en une région prospère: il dessèche les marais, plante des arbres, crée des prairies artificielles pour développer l'élevage, utilise de nouvelles machines agricoles, installe des ateliers – une tannerie, une fabrique de bas de soie et de montres, construit un théâtre, une église, des maisons: « *Un repaire de quarante sauvages est devenu une petite ville opulente habitée par 1200 personnes utiles.* »

Avant sa mort, Voltaire retrouve, en 1778, Paris, où il est triomphalement accueilli – à l'Académie et au théâtre, lors de la représentation de sa dernière tragédie *Irène*. En 1791, ses cendres sont transférées au Panthéon, trois ans avant celles de Rousseau.

Lettres philosophiques (1734)

Remarques sur les Pensées de Pascal

La lettre XXV est la seule véritablement philosophique parmi les « reportages » sur l'Angleterre que sont en fait les *Lettres* précédentes. Par sa réfutation de Pascal Voltaire se situe dans la lignée humaniste qui remonte à Montaigne. L'argumentation qui, en recourant à l'autorité de l'opinion publique, refuse catégoriquement l'horizon métaphysique au profit de la « raison pratique ». Nous voici en présence d'une réflexion exemplaire du 18^e siècle.

Voici des remarques critiques que j'ai faites depuis longtemps sur les pensées de M. Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ezéchias qui voulut faire brûler les livres de Salomon. Je respecte le génie et l'éloquence de M. Pascal; mais plus je les respecte, plus je suis persuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces *Pensées*, qu'il avait jetées au hasard sur le papier pour les examiner ensuite: et c'est en admirant son génie que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces *Pensées* était de montrer l'homme dans un jour odieux; il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrirait contre les jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes: il dit éloquentement des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit. Je suis de plus très persuadé que s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses *Pensées*, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquentes, et de faussetés admirablement déduites. On dit même que tous ces livres qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ et ses apôtres? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discrétion quelques *Pensées* de Pascal: j'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il serait absurde et cruel de faire une affaire de parti de cet examen des *Pensées de Pascal*: je n'ai de parti que la vérité; je pense qu'il est très vrai que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, et que la raison est autant au-dessous de la foi que le fini est au-dessous de l'infini. Il ne s'agit ici que de raison, et c'est si peu de chose chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

(...)

[*Pensées* de Pascal]

VI. « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il est venu y faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans désespoir d'un si misérable état. »

En lisant cette réflexion je reçois une lettre d'un de mes amis, qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles:

« Je suis ici comme vous m'y avez laissé; ni plus gai, ni plus triste, ni plus riche ni plus pauvre; jouissant d'une santé parfaite, ayant tout ce qui rend la vie agréable; sans amour, sans avarice, sans ambition et sans envie; et tant que tout cela durera, je m'appellerai hardiment un homme très heureux. »

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux: tel chien couche et mange avec sa maîtresse; tel autre tourne la broche et est tout aussi content; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence est, je crois, d'un homme sage.

Mondain (1736; extrait)

Voltaire, résolument moderniste et optimiste, avance les idées du capitalisme libéral: société de consommation (luxe), commerce qui stimule la production, cumulation du capital. À comparer avec le ton désabusé et le pessimisme du *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756).

Regrettera qui veut le bon vieux temps
 Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,
 Et les beaux jours de Saturne et de Rhée
 Et le jardin de nos premiers parents;
 Moi je rends grâce à la nature sage

Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
 Tant décrié par nos tristes frondeurs:
 Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
 J'aime le luxe, et même la mollesse,
 Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
 La propreté, le goût, les ornements:
 Tout honnête homme a de tels sentiments.
 Il est bien doux pour mon cœur très immonde
 De voir ici l'abondance à la ronde,
 Mère des arts et des heureux travaux,
 Nous apporter, de sa source féconde,
 Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
 L'or de la terre et les trésors de l'onde,
 Leurs habitants et les peuples de l'air,
 Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
 Oh! le bon temps que ce siècle de fer!
 Le superflu, chose très nécessaire,
 A réuni l'un et l'autre hémisphère.
 Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
 Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
 S'en vont chercher, par un heureux échange,
 Ces nouveaux biens, nés aux sources du Gange,
 Tandis qu'au loin vainqueurs des musulmans,
 Nos vins de France enivrent les sultans!
 Quand la nature était dans son enfance,
 Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
 Ne connaissant ni le tien, ni le mien.
 Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
 Ils étaient nus, et c'est chose très claire
 Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
 Sobres étaient. Ah! je le crois encore:
 Martialo [cuisinier célèbre] n'est point du siècle d'or.
 D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève
 Ne gratta point le triste gosier d'Ève;
 La soie et l'or ne brillaient point chez eux.
 Admirez-vous pour cela nos aïeux?
 Il leur manquait l'industrie et l'aisance:
 Est-ce vertu? C'était pure ignorance.
 Quel idiot, s'il avait eu pour lors
 Quelque bon lit, aurait couché dehors?

Les lettres

Lettre à Rousseau

Après le succès du *Discours sur les Sciences et les Arts* (1750), Jean-Jacques Rousseau adresse à Voltaire son *Discours sur l'Inégalité* (1755). Au lieu d'approuver, Voltaire attaque les idées de Rousseau avec une brutalité toute en finesse, ironique. La lettre, publiée dès 1755, brille par son indulgence feinte. Voltaire fut un polémiste implacable que l'on craignait.

30 août 1755

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris, secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*; d'*athées*, et même de *jansénistes*. (...)

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle; et, pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est

l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles: vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux elles ont servi à me persécuter; mais il faut aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustice qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

Poème sur le désastre de Lisbonne (1756; extrait)

Le tsunami qui le 1^{er} novembre 1755 détruisit la ville de Lisbonne en faisant entre 50.000 et 100.000 victimes sonna le glas de la théodicée leibnizienne qui sous-tendait, jusque-là, l'optimisme voltairien. L'horizon métaphysique, refoulé et nié dans les arguments que Voltaire avait opposés à Pascal, revient au galop.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?
Rien: le livre du sort se ferme à notre vue.
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré?
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieus,
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être:
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre:
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir;

Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance:
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
 Les sages se trompaient, et Dieu seul a raison.
 Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
 Je ne m'élève point contre la Providence.
 Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
 Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois:
 D'autres temps, d'autres mœurs: instruit par la vieillesse,
 Des humains égarés partageant la faiblesse,
 Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
 Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.
 Un calife autrefois, à son heure dernière,
 Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière:
 « Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
 Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
 Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance. »
 Mais il pouvait encore ajouter l'*espérance*.

Candide (1759)

Voltaire a longtemps négligé le conte, genre mineur, de peu de considération. Il découvre son efficacité sur le tard, passée la cinquantaine. Pourtant, c'est ce genre qui assure, de nos jours, la célébrité de l'auteur. *Candide* est une réponse à la théodicée leibnizienne, mais aussi un règlement de comptes avec soi-même.

Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui

Il y avait en Westphalie, dans le château de monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de M. le baron et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers, et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

M. le baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin; ses palefreniers

étaient ses piqueurs; le vicaire du village était son grand aumônier. Ils l'appelaient tous Monseigneur, et ils riaient quand il faisait des contes.

Mme la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison, et le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux et madame la meilleure des baronnes possible.

« Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement: car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées, et pour en faire des châteaux, aussi monseigneur a un très beau château; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé; et, les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux. »

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment; car il trouvait Mlle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être Mlle Cunégonde; le troisième, de la voir tous les jours; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour, Cunégonde en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait parc, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie et très docile. Comme Mlle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans souffler, les expériences réitérées dont elle fut témoin; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna tout agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit; Candide rougit aussi; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa, elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particu-

lière; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. M. le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière; Cunégonde s'évanouit, elle fut souffletée par M^{me} la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

Dictionnaire philosophique (1764, élargi en rééditions ultérieures)

Pour diffuser ses idées, Voltaire profite des avantages de la forme littéraire qu'il varie en vue de l'efficacité. Le *Dictionnaire philosophique mélange récits, satires, commentaires, dialogues*.

Dieu

Sous l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Constantinople, alla en Scythie, et s'arrêta au pied du Caucase, dans les fertiles plaines de Zéphirim, sur les frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans sa grande salle basse, entre sa grande bergerie et sa vaste grange; il était à genoux avec sa femme, ses cinq fils et ses cinq filles, ses parents et ses valets, et tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. « Que fais-tu là, idolâtre? lui dit Logomacos. — Je ne suis pas idolâtre, dit Dondindac. — Il faut bien que tu sois idolâtre, dit Logomacos, puisque tu n'es pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie? — Toutes les langues sont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ses louanges. — Voilà qui est bien extraordinaire, reprit le théologal, une famille scythe qui prie Dieu sans avoir été instruite par nous! » Il engagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac, car le théologal savait un peu de scythe, et l'autre un peu de grec. On a retrouvé cette conversation dans un manuscrit conservé dans la bibliothèque de Constantinople.

LOGOMACOS: Voyons si tu sais ton catéchisme. Pourquoi pries-tu Dieu?

DONDINDAC: C'est qu'il est juste d'adorer l'Être suprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS: Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC: Je le remercie des biens dont je jouis, et même des maux dans lesquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voisin demanderait de la pluie.

LOGOMACOS: Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut. Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu?

DONDINDAC: La nature entière.

LOGOMACOS: Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu?

DONDINDAC: L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompensera si je fais bien, et qui me punira si je fais mal.

LOGOMACOS: Bagatelles, pauvretés que cela! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence?

DONDINDAC: Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS: Bête brute! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu?

DONDINDAC: Je n'en sais rien... tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS: Ignorant! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, et qu'un bâton n'ait pas deux bouts? voit-il le futur comme futur ou comme présent? comment fait-il pour tirer l'être du néant, et pour anéantir l'être?

DONDINDAC: Je n'ai jamais examiné ces choses.

LOGOMACOS: Quel lourdaud! Allons, il faut s'abaisser, se proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matière puisse être éternelle?

DONDINDAC: Que m'importe qu'elle existe de toute éternité, ou non? Je n'existe pas, moi, de toute éternité. Dieu est toujours mon maître; il m'a donné la notion de la justice, je dois la suivre; je ne veux point être philosophe, je veux être homme.

LOGOMACOS: On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pied à pied: qu'est-ce que Dieu?

DONDINDAC: Mon souverain, mon juge, mon père.

LOGOMACOS: Ce n'est pas là ce que je demande. Quelle est sa nature?

DONDINDAC: D'être puissant et bon.

LOGOMACOS: Mais, est-il corporel ou spirituel?

DONDINDAC: Comment voulez-vous que je le sache?

LOGOMACOS: Quoi! tu ne sais pas ce que c'est qu'un esprit?

DONDINDAC: Pas le moindre mot: à quoi cela me servirait-il? en serais-je plus juste? serais-je meilleur mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen?

LOGOMACOS: Il faut absolument t'apprendre ce que c'est qu'un esprit; c'est, c'est, c'est... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC: J'ai bien peur que vous ne me disiez moins ce qu'il est que ce qu'il n'est pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une question. J'ai vu autrefois un de vos temples: pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe?

LOGOMACOS: C'est une question très difficile, et qui demande des instructions préliminaires.

DONDINDAC: Avant de recevoir vos instructions, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin; j'entendis une taupe qui raisonnait avec un hanneton: « Voilà une belle fabrique, disait la taupe; il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. — Vous vous moquez, dit le hanneton; c'est un hanneton tout plein de génie qui est l'architecte de ce bâtiment. » Depuis ce temps-là j'ai résolu de ne jamais disputer.

Dogmes

Le 18 février de l'an 1763 de l'ère vulgaire, le soleil entrant dans le signe des Poissons, je fus transporté au ciel, comme le savent tous mes amis. Ce ne fut point la jument Borac de Mahomet qui fut ma monture; ce ne fut point le char enflammé d'Élie qui fut ma voiture; je ne fus porté ni sur l'éléphant de Samnonocodom le Siamois, ni sur le cheval de saint George patron de l'Angleterre, ni sur le cochon de saint Antoine: j'avoue avec ingénuité que mon voyage se fit je ne sais comment. On croira bien que je fus ébloui; mais ce qu'on ne croira pas, c'est que je vis juger tous les morts. Et qui étaient les juges? C'étaient, ne vous en déplaise, tous ceux qui ont fait du bien aux hommes, Confucius, Solon, Socrate, Titus, les Antonins, Épictète, Charron, de Thou, le chancelier de l'Hospital: tous les grands hommes qui, ayant enseigné et pratiqué les vertus que Dieu exige, semblent seuls être en droit de prononcer ses arrêts.

Je ne dirai point sur quels trônes ils étaient assis, ni combien de millions d'êtres célestes étaient prosternés devant l'éternel architecte de tous les globes, ni quelle foule d'habitants de ces globes innombrables comparut devant les juges, je ne rendrai compte ici que de quelques petites particularités tout à fait intéressantes dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque mort qui plaidait sa cause, et qui étalait ses beaux sentiments, avait à côté de lui tous les témoins de ses actions. Par exemple, quand le cardinal de Lorraine se vantait d'avoir fait adopter quelques-unes de ses opinions par le concile de Trente, et que, pour prix de son orthodoxie, il demandait la vie éternelle, tout aussitôt (...) on voyait ceux qui avaient jeté avec lui les fondements de la Ligue; tous les complices de ses desseins pervers venaient l'environner.

Vis-à-vis du cardinal de Lorraine était Jean Chauvin, qui se vantait, dans son patois grossier, d'avoir donné des coups de pied à l'idole papale, après que d'autres l'avaient abattue. J'ai écrit contre la peinture et la sculpture, disait-il; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne servent à rien du tout, et j'ai prouvé qu'il est diabolique de danser le menuet: chassez vite d'ici le cardinal de Lorraine, et placez-moi à côté de saint Paul. Comme il parlait, on vit auprès de lui un bûcher enflammé; un spectre épouvantable, portant au cou une fraise espagnole à moitié brûlée, sortait du milieu des flammes avec des cris affreux. Monstre, s'écriait-il, monstre exécration, tremble! reconnais ce Servet que tu as fait périr par le plus cruel des supplices, parce qu'il avait disputé contre toi sur la manière dont trois personnes peuvent faire une seule substance. Alors tous les juges ordonnèrent que le cardinal de Lorraine serait précipité dans l'abîme, mais que Calvin serait puni plus rigoureusement.

Je vis une foule prodigieuse de morts qui disaient: J'ai cru, j'ai cru; mais sur leur front il était écrit: J'ai fait; et ils étaient condamnés.

Le jésuite Le Tellier paraissait fièrement, la bulle *Unigenitus* à la main. Mais à ses côtés s'éleva tout d'un coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un janséniste y mit le feu: Le Tellier fut brûlé jusqu'aux os; et le janséniste, qui n'avait pas moins cabalé que le jésuite, eut sa part de la brûlure.

Je voyais arriver à droite et à gauche des troupes de fakirs, de talapoins, de bonzes de moines blancs, noirs et gris, qui s'étaient tous imaginé que, pour faire leur cour à l'Être Suprême, il fallait ou chanter, ou se fouetter, ou marcher tout nus. J'entendis une voix terrible qui leur demanda: Quel bien avez-vous fait aux hommes? À cette voix succéda un morne silence; aucun n'osa répondre, et ils furent tous conduits aux Petites-Maisons de l'univers: c'est un des plus grands bâtiments qu'on puisse imaginer.

L'un criait: C'est aux métamorphoses de Xaca qu'il faut croire; l'autre: C'est à celles de Sammonocodom. Bacchus arrêta le soleil et la lune, disait celui-ci; les dieux ressuscitèrent Pélopes, disait celui-là. Voici la bulle *In cæna Domini*, disait un nouveau venu; et l'huissier des juges criait: aux Petites-Maisons, aux Petites-Maisons!

Quand tous ces procès furent vidés, j'entendis alors promulguer cet arrêt:

De par l'Éternel, Créateur, Conservateur, Rémunérateur, Vengeur, Pardonneur, etc. etc., soit notoire à tous les habitants des cent mille millions de milliards de mondes qu'il nous a plu de former, que nous ne jugerons jamais aucun desdits habitants sur leurs idées creuses, mais uniquement sur leurs actions; car telle est notre justice.

J'avoue que ce fut la première fois que j'entendis un tel édit: tous ceux que j'avais lus sur le petit grain de sable où je suis né finissaient par ces mots: *Car tel est notre plaisir*.

Blé

Paru en 1770 dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, l'article *Blé* résume sous une forme piquante l'esprit du *Dictionnaire Philosophique*: lutte contre les erreurs et les superstitions, action prudente mais persévérante de la *philosophie* en faveur du progrès.

Un dit proverbiallement: « *Manger son blé en herbe; être pris comme dans un blé; crier famine sur un tas de blé.* » Mais de tous les proverbes que cette production de la nature et de nos soins a fournis, il n'en est point qui mérite plus d'attention des législateurs que celui-ci: « *Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.* »

Cela signifie une infinité de bonnes choses, comme par exemple: Ne nous gouverne pas dans le XVIII^e siècle comme on gouvernait du temps d'Albouin, de Gondebald, de Clodevick, nommé en latin Clodovœus. Ne parle plus des lois de Dagobert, quand nous avons les œuvres du chancelier d'Aguesseau, les discours de MM. les gens du roi, Montclar, Servan, Castillon, La Chalotais, Dupaty, etc.

Ne nous cite plus les miracles de saint Amable, dont les gants et le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome. Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, songe dans quel siècle nous vivons.

Si jamais on assassine à coups de pistolet un maréchal d'Ancre, ne fais point brûler sa femme en qualité de sorcière, sous prétexte que son médecin italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de lune, pour la guérison de ses vapeurs.

Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent, de la populace qui n'est point faite pour penser. Si l'usage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, et si en chemin tu rencontres quelques gens d'esprit, avertis-les par un signe de tête, par un coup d'œil, que tu penses comme eux, mais qu'il ne faut pas rire.

Affaiblis peu à peu toutes les superstitions anciennes, et n'en introduis aucune nouvelle.

Les lois doivent être pour tout le monde; mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

Si la servante de Bayle meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à Bayle, ni à Bayle comme à sa servante.

Si les imbéciles veulent encore du gland, laisse-les en manger; mais trouve bon qu'on leur présente du pain.

En un mot, ce proverbe est excellent en mille occasions.

Jean-Jacques Rousseau

(28. 6. 1712 Genève – 2. 7. 1778 Ermenonville)

Ce grand philosophe et écrivain suisse et français portera sur la culture française de son temps un regard « périphérique ». Sa périphérie est celle d'un protestant plongé dans une culture à sensibilité majoritairement catholique, celle d'un Suisse cherchant la reconnaissance de son talent et de sa pensée dans les milieux parisiens, celle d'un marginal frayant les élites sociales et culturelles de son temps. Rousseau n'a pas connu le parcours de l'enseignement traditionnel de son temps, il n'a pas été formé comme la plupart des intellectuels de son époque. Sa vie se déroule et son œuvre s'inscrit entre Genève et Paris, entre le centre et la province, entre la ville et la campagne.

La mère de Jean-Jacques Rousseau est morte des suites de l'accouchement. L'enfant est élevé par son père Isaac Rousseau, un horloger d'humeur fantasque qui laisse son fils puiser sans discernement dans sa bibliothèque: il lit *L'Astrée*, Plutarque, des romans de chevalerie. Le père, obligé de s'exiler à cause d'une rixe, met le jeune Jean-Jacques en pension chez le pasteur Lambercier, à Bossey (1722–1724). Ce séjour tranquille à la campagne est suivi par la discipline sévère, infligée au garçon par le graveur genevois Ducommun chez qui Rousseau est en apprentissage (1727–1728).

La période 1728–1732 est marquée par l'errance et la recherche d'un nouvel ancrage. L'adolescent s'enfuit, passe en Savoie où il est recueilli par Mme de Warens qu'il appellera « Maman ». Il se convertit au catholicisme, tente plusieurs métiers sans trouver sa carrière: laquais, secrétaire, maître de musique. Il entreprend de longues marches à pied entre Turin, Annecy et Neuchâtel.

La faveur de Mme de Warens assure au futur philosophe une situation stable dans son domaine des Charmettes. La période 1732–1736 sera considérée par lui comme une période de bonheur. Il enseigne la musique, dirige de petits concerts. Privé de soucis matériels, il comble les lacunes de son instruction par des lectures méthodiques: histoire, géographie, latin, astronomie, physique, chimie. Dès 1737 cependant, il est supplanté, auprès de Mme de Warens, par un autre favori, rivalité que Rousseau supporte très mal. Les Charmettes se transforment peu à peu en séjour d'un solitaire. En 1740 Rousseau quitte la Savoie pour Lyon où il devient précepteur des enfants de M. de Mably – expérience désastreuse qui finit par le décider à monter à Paris, en 1742.

Là, au centre de la vie politique, sociale et culturelle, Jean-Jacques Rousseau commence par s'imposer comme musicien. Il propose un nouveau système de notation musicale qui lui vaut des encouragements sans lui apporter la fortune. Il vit des leçons de musique tout en cherchant l'appui des grandes dames – Mme Dupin et surtout Mme de Broglie qui lui procure la place de secrétaire auprès de M. de Montaigu, ambassadeur de France à Venise. Ombrageux, susceptible et soucieux de ne pas être pris pour valet, Rousseau est un secrétaire peu sociable. Après la brouille, il doit regagner Paris (1743), avec un souvenir de Venise et l'émerveillement devant la musique italienne.

À Paris, il vit très pauvrement, il tente de s'imposer avec un ballet, *Les Muses Galantes* (1745), puis, devenu secrétaire de Mme Dupin, il se remet à la musique, compose une comédie, *L'Engagement téméraire*. Dès 1742, il se lie avec Diderot, plus tard avec Grimm, il collabore à l'*Encyclopédie*. La notoriété vient avec son opéra *Le Devin de village* (1752). Il est reçu dans les salons, mais timide et orgueilleux à la fois, parleur médiocre, se sentant mal à l'aise dans la société brillante, il refuse l'honneur d'être présenté au roi tout en rêvant de gloire. Cette disqualification est doublée par le malaise de sa vie sentimentale – la relation avec la douce, mais ignorante et vulgaire servante d'auberge Thérèse Levasseur dont il aura, semble-t-il, cinq enfants, mis après la naissance aux Enfants Trouvés. Par habitude, par besoin d'affection, Rousseau se laissera enchaîner à Thérèse et à sa parenté.

Dès 1752, année de sa gloire, Rousseau commence à s'éloigner des milieux intellectuels et des élites de la société en décidant d'être lui-même, de vivre une vie simple, en gagnant sa subsistance en « homme libre » comme copiste de partitions musicales. Ce tournant est symbolisé par sa mise simple, mais qui paraît extravagante. Le tournant de sa pensée se manifeste dans le *Discours sur les Sciences et les Arts* (1750, Prix de l'Académie de Dijon), le *Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes* (1755), mais aussi dans *La Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1761) qui marque la rupture définitive d'avec les encyclopédistes Diderot, d'Alembert, Grimm au moment même où ces derniers doivent affronter les attaques des ennemis de l'*Encyclopédie*. Ils considéreront la prise de position de Rousseau comme une trahison et, par la suite, lui refuseront leur appui au moment où Rousseau sera poursuivi.

Rousseau rompt avec le « monde des esclaves », retourne à Genève, abjure le catholicisme pour redevenir « citoyen d'une cité libre ». La ville ne lui est cependant pas favorable, de plus, il se heurte à Voltaire, établi à proximité. Il retourne en France, accueilli par Mme d'Épinay qui l'installe dans une dépendance de son château de Montmorency – l'Ermitage où il trouve la paix de la campagne et où il déploie une intense activité en travaillant simultanément à son *Dictionnaire de Musique*, à sa *Lettre sur la Providence*, à *L'Émile* (1762), à *La Nouvelle Héloïse* (1761). Un amour secret pour la belle Mme d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Épinay, ainsi que l'intervention de Grimm et de Diderot compromettent la situation de Rousseau qui doit chercher un autre protecteur – le Maréchal de Luxembourg qui l'héberge à Montmorency pour une autre période de calme et de travail intense (1758–1762). Il termine et publie ses deux romans, il publie aussi *La Lettre à d'Alembert* (1761), *Le Contrat social* (1762) et *La Profession de foi du Vicaire Savoyard* (1762) qui fait scandale et attire la condamnation du Parlement de Paris et de la Sorbonne. Rousseau, menacé d'emprisonnement, s'enfuit en Suisse.

Les années 1762–1770 sont une période d'errance, entre asiles et protecteurs: Genève, Yverdon, Môtiers en Suisse, Wootton en Angleterre (sur l'invitation du philosophe David Hume). En 1767 il rentre en France, séjournant à plusieurs endroits, souvent dans des lieux isolés. Le délire intermittent de persécution est compensé par la tentative de reconstituer le parcours de sa vie dans les *Confessions* qui sont aussi une autojustification.

En 1770, Rousseau revient à Paris, où il vit pauvrement, à l'écart de la vie sociale, n'ayant pour ami que Bernardin de Saint-Pierre. Il termine les *Confessions* (1782, 1789) et *Rousseau juge de Jean-Jacques* (1772–1776). Sa vie s'apaise, retrouve la sérénité qui imprègne les *Rêveries d'un promeneur solitaire* (1782). À la veille de sa mort, en 1778, Rousseau se voit offrir l'hospitalité de M. de Girardin qui l'accueille au château d'Ermenonville. Ses cendres seront transférées au Panthéon en 1794.

Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes (1755)

La propriété et la constitution des familles et des communautés vont de pair. Cette idée sera développée par la sociologie aussi bien que par la pensée révolutionnaire qui s'attaquera au principe de la propriété privée. En ce sens, la réflexion de Rousseau s'avère fondatrice de la modernité.

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire: *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: « Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne! » Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient: car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain: il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. (...)

Quoique les hommes fussent devenus moins endurants, et que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération, cette période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état était le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, et qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hasard, qui, pour l'utilité commune, eût dû ne jamais arriver. L'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point, semble confirmer que cet état est la véritable jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce.

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'il se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à

des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant, mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent; mais pour le philosophe, ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. (...) Dès qu'il fallut des hommes pour fondre et forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. (...)

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage, et de la propriété une fois reconnue les premières règles de justice: car, pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose; de plus, les hommes commençant à porter leurs vues dans l'avenir, et se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avait aucun qui n'eût à craindre pour soi la repréaille des torts qu'il pouvait faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle, qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissant d'ailleurs que de la main-d'œuvre; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui, donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fonds, au moins jusqu'à la récolte, et ainsi d'année en année; ce qui, faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété.

La Nouvelle Héloïse (1761)

Le projet de ce roman épistolaire est la peinture d'une communauté non corrompue, au sein des montagnes suisses, loin de la corruption des villes. Le motif amoureux destiné avant tout à susciter l'intérêt des lecteurs a pris toutefois le dessus. L'effet de sincérité et d'authenticité du genre épistolaire convient à l'expression des sentiments. L'imaginaire de Rousseau, fort, archétypal, rehausse la qualité esthétique du roman. L'amour impossible entre Julie d'Étange et son précepteur, Saint-Preux, se heurte à l'ordre social. La scène des adieux frappe par la violence des sentiments réprimés et qui contrastent avec l'apaisement de la nature vespérale.

Saint-Preux à Milord Edouard

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. À mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt, ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour

entrer dans le bateau; et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

E tanta fede, e si dolce memorie,

E si lungo costume!

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé; tout revenait pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. « C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis! » Il me semblait que j'aurais porté plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur; je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait toutes mes peines; j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes; et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelques plaisirs; je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie, je repris sa main. Elle tenait son mouchoir; je le sentis fort mouillé. « Ah! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre! – Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée, mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton. »

Livre IV, 17

Émile ou de l'éducation (1762)

Projet conçu dans le prolongement des *Discours*, *Émile* expose une conception révolutionnaire de la pédagogie basée sur une ontologie radicalement novatrice: la dualité du corps et de l'âme, inhérente à la conception cartésienne (et chrétienne), cède à l'idée de continuité du biologique et du spirituel. Pour Rousseau le corps ne s'oppose pas à l'esprit, il est son support, la base même de son développement. De même, il n'y a pas de rupture, mais une continuité entre la nature et l'homme: en cela Rousseau sera l'inspirateur des conceptions modernes, y compris l'écologie.

Pour mon élève, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à se suffire à lui-même autant qu'il est possible, il ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand savoir. En revanche, il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapproche immédiatement à lui. Il ne jase pas, il agit; il ne sait pas un mot de ce qui se fait dans le monde, mais il sait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il est sans cesse en mouvement, il est forcé d'observer beaucoup de choses, de connaître beaucoup d'effets; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ses leçons de la nature et non pas des hommes; il s'instruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'instruire. Ainsi son corps et son esprit s'exercent à la fois. Agissant toujours d'après sa pensée, et non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations; plus il se rend fort et robuste, plus il devient sensé et judicieux. C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, et ce que presque tous les grands hommes ont réuni, la force du corps et celle de l'âme, la raison d'un sage et la vigueur d'un athlète. (...)

Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre est toujours facile à obtenir des enfants. Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connaître, à estimer les distances. Voilà un cerisier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises? L'échelle de la grange est-elle bonne pour cela? Voilà un ruisseau fort large, comment le traverserons-nous? une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords? Nous voudrions, de nos fenêtres, pêcher dans les fossés du château; combien de brasses doit avoir notre ligne? Je voudrais faire une balançoire entre ces deux arbres; une corde de deux toises nous suffira-t-elle? On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds carrés; croyez-vous qu'elle nous convienne? sera-t-elle plus grande que celle-ci? Nous avons grand-faim; voilà deux villages; auquel des deux serons-nous plus tôt pour dîner?

Livre II

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs; car, s'ils étaient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resterait oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos désirs s'étendaient à la fois en plus grand

rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables: mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que, toutes les forces étant en action, l'âme cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné. (...)

Quand on dit que l'homme est faible, que veut-on dire? Ce mot de faiblesse indique un rapport, un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort; celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion, fût-il un conquérant, un héros, fût-il un Dieu, c'est un être faible. L'Ange rebelle qui méconnut sa nature était plus faible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'homme est très fort quand il se contente d'être ce qu'il est, il est très faible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphère, et restons au centre comme l'insecte au milieu de sa toile; nous nous suffisons toujours à nous-mêmes, et nous n'aurons point à nous plaindre de notre faiblesse, car nous ne la sentirons jamais.

Livre II

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous et moi ne verrons jamais mon Émile sous les mêmes traits; vous vous le figurez toujours semblable à vos jeunes gens, toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un philosophe, un vrai théologien, d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux, dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz: ce rêveur poursuit toujours sa chimère; en nous donnant un élève de sa façon, il ne le forme pas seulement, il le crée, il le tire de son cerveau; et croyant toujours suivre la nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon élève aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la règle à laquelle on les a soumis enfants: cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espèce de joug, ils se dédommagent alors de la longue contrainte où on les a tenus, comme un prisonnier, délivré des fers, étend, agite et fléchit ses membres.

Émile, au contraire, s'honore de se faire homme, et de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps, déjà formé, n'a plus besoin des mêmes mouvements, et commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit, à moitié développé, cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence; pour l'autre, il devient l'âge du raisonnement. (...) Il a, dans ses travaux et dans ses jeux,

appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis; les sujets de réflexion que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, et qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseraient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendue triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût, ennui, la contrainte les en a rebutés; le moyen désormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à disposer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfants. C'est la même chose pour mon élève; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme, et ne lui dis que des choses nouvelles; c'est précisément parce qu'elles ennuiant les autres qu'il doit les trouver de son goût.

Livre IV

Les Confessions (1765–1770)

Il ne s'agit pas seulement d'une autobiographie, mais aussi d'une nouvelle sensibilité individualiste qui annonce les confessions romantiques d'Alfred de Musset, de Benjamin Constant, de Stendhal et de tant d'autres.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement: « Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus: méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été: j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il ose: « *Je fus meilleur que cet homme-là* ».

Livre I

Les Rêveries d'un promeneur solitaire (1776)

C'est moins une suite des *Confessions* qu'une notation des sentiments et impressions, libérée des entraves et des conventions sociales et qui donne lieu à une écriture étonnamment moderne.

Seconde promenade (extrait)

Depuis quelques jours on avait achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés; les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne, encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste, trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine des sentiments vivaces, et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétris par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant: « Qu'ai-je fait ici bas? J'étais pour vivre, et je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, et je porterai à l'auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentiments sains, mais rendus sans effet, et d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. » Je m'attendrissais sur ces réflexions; je récapitulais les mouvements de mon âme dès ma jeunesse, et pendant mon âge mûr, et depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, et durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres, mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'était nourri depuis quelques années, et je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avais pris à m'y livrer.

Cinquième Promenade (extrait)

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres, plus éloignées, qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeait dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par inter-

valles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères, s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans effort. (...)

De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence; tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix, qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire, et en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes, agités de passions continuelles, connaissent peu cet état, et ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instant, n'en conservent qu'une idée obscure et confuse, qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne serait pas même bon, dans la présente constitution des choses, qu'avidés de ces douces extases, ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissants leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine, et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver, dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédommagements que la fortune et les hommes ne lui sauraient ôter.

Lettre à Voltaire sur le désastre de Lisbonne (1756)

La lettre est une réaction au poème de Voltaire sur le cataclysme qui a profondément impressionné l'auteur de *Candide* au point de mettre en doute la théodicée leibnizienne et, conjointement, la vision optimiste du poète anglais Alexander Pope (*An Essay on Man*, 1734). Rousseau reproche à Voltaire cette attitude pessimiste, résignée.

18 août 1756

Vos deux derniers poèmes, Monsieur, me sont parvenus dans ma solitude, et quoique mes amis connaissent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne sais de quelle part ceux-ci me pourraient venir, à moins que ce ne soit de la vôtre... Je ne vous dirai pas que tout m'en plaise également, mais les choses qui m'y blessent ne font que m'inspirer plus de confiance pour celles qui me transportent... Tous mes griefs sont donc contre votre *Poème sur le désastre de Lisbonne*, parce que j'en attendais des effets plus dignes de l'Humanité qui paraît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à Pope et à Leibniz d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et vous amplifiez tellement le tableau de nos misères que vous en aggravez le sentiment: au lieu de consolations que j'espérais, vous

ne faites que m'affliger; on dirait que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux, et vous croiriez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, Monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous proposez. Cet optimisme que vous trouvez si cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. Le Poème de Pope adoucit mes maux, et me porte à la patience, le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, et m'ôtant tout hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous prouvez et ce que j'éprouve, clamez la perplexité qui m'agite, et dites-moi qui s'abuse du sentiment ou de la raison.

« Homme, prends patience, me disent Pope et Leibniz. Tes maux sont un effet nécessaire de ta nature, et de la constitution de cet univers. Si l'Être éternel n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire. »

Que me dit maintenant votre poème? « Souffre à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant; il pouvait prévenir tous tes maux: n'espère donc jamais qu'ils finissent; car on ne saurait voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir. » Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme, et que la fatalité même: pour moi, j'avoue qu'elle me paraît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi justifier sa puissance aux dépens de sa bonté? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première. (...)

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; et, quant aux maux physiques, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie; la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent?

Vous auriez voulu, et qui ne l'eût pas voulu! que le tremblement se fût fait au fond d'un désert. Mais que signifierait un pareil privilège? (...) Serait-ce à dire que la nature doit être soumise à nos lois? J'ai appris dans *Zadig*, et la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel et qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant, et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre.

Pour revenir, Monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement, sans distinguer avec soin le mal particulier, dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimisme. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans la constitution de l'univers, et au lieu de *Tout est bien*, il vaudrait peut-être mieux dire: *Le tout est bien*, ou *Tout est bien pour le tout*. Alors il est très évident qu'aucun homme ne saurait donner des preuves directes ni pour ni contre. Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait; s'il est parfait, il est sage, puissant et juste; s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle; si mon âme est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes; si on la nie, il ne faut point disputer sur ses conséquences. Non, j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'âme, et d'une Providence bienfaisante.